Ami du Clergé du 22 septembre 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur la Liturgie. — XII. *Les offices liturgiques :* La sainte messe, 513.
Sur les Epitres du dimanche. — XLVIII. *21e Dim. après la Pentecôte :* La force, 515. — XLIX. *22e Dimanche :* La persévérance, 517.
Pour la fête du Rosaire. — I. Rose mystique, 519. — II. Le Rosaire, aliment de la foi *(Plan)*, 522.
Pour la fête de S. François d'Assise. — Pauvreté et amour de Dieu, 523.
Aux Enfants de Marie. — LXXXIV. J'ai péché, 526.
Sermon de charité. — L'égoïsme, 527.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XIII

LES OFFICES LITURGIQUES : LA SAINTE MESSE

Mes frères,

Le chant et l'orgue, dont je vous ai parlé, sont destinés à la célébration des offices liturgiques, dont le moment est venu de vous entretenir.

Le principal office liturgique est la sainte messe. Bien des fois déjà on vous en a expliqué en détail les prières et les cérémonies sacrées. Pour ne point trop allonger ce cours de prônes, je le ferai brièvement, en vous priant de suivre sur votre paroissien les différentes parties de la messe dont je vais vous parler.

Comme vous le savez, certaines prières du saint sacrifice sont toujours les mêmes et constituent « l'Ordinaire de la messe, » qui se trouve au début de votre livre. Les autres, l'introït, les collectes, l'épître, le graduel, l'*alleluia*, le trait, l'évangile, l'offertoire, les secrètes et les postcommunions, la préface, varient suivant le temps et les fêtes ; vous les trouvez au propre du temps et au propre des saints. Ayez soin d'y recourir chaque dimanche et de compléter par les prières propres à chaque dimanche et à chaque fête l'Ordinaire de la messe, si vous voulez suivre celle-ci d'une manière intelligente et vous unir parfaitement au prêtre qui célèbre.

Ceci dit, la sainte messe peut se diviser en six parties : la préparation, l'instruction, l'oblation, la consécration, la communion et l'action de grâces. Nous parlerons aujourd'hui des deux premières.

I

La préparation au saint sacrifice va de l'introït à l'épître. On peut considérer comme une première préparation à la messe la bénédiction et l'aspersion de l'eau qui précèdent la messe du dimanche. Le verset du psaume *Miserere* qui accompagne cette aspersion et l'oraison qui la suit en indiquent bien le but : c'est de chasser le démon, de nous purifier de nos fautes vénielles et de nous rendre moins indignes de participer au sacrifice ; c'est de conjurer le Seigneur d'envoyer son ange pour garder, visiter, défendre et protéger les fidèles assemblés dans le lieu saint pour s'associer aux saints mystères. Arrivons assez tôt pour assister à cette aspersion de l'eau bénite et en recueillir les fruits.

L'aspersion terminée, commence la messe proprement dite. Debout au bas de l'autel, le célébrant fait le signe de la croix, afin de se rappeler à lui-même et de rappeler aux fidèles que la messe qu'il commence est le renouvellement du sacrifice de la croix. Et afin que ni lui ni les fidèles ne l'oublient, il répétera ce signe sacré cinquante-deux fois au cours de la messe ; il le tracera sur lui quinze fois, sur le livre de l'évangile deux fois, avec ou sur les oblats quatorze fois, sur les saintes espèces ou avec elles vingt fois, sur le peuple enfin, une fois.

Après avoir fait ce signe de croix, le célébrant récite avec ses ministres ou son enfant de chœur, et ce serait mieux si tous les assistants le faisaient avec lui, du moins à voix basse, le psaume *Judica me*. C'est un psaume de pénitence et de confiance, inspiré jadis au saint roi David dans l'angoisse de l'exil. Il exprime les sentiments de crainte, mais aussi de confiance, qui doivent animer le prêtre et aussi les fidèles au début du saint sacrifice. Ce psaume ne se récite pas aux messes pour les défunts ni au temps de la Passion. D'après certains, c'est à cause du verset « Pourquoi es-tu triste, mon âme ? » Il est tout naturel, en effet, que l'âme soit triste en ces messes funèbres ou qui nous rappellent les souffrances de Notre-Seigneur.

Au psaume *Judica me* succède le *Confiteor*, formule de confession générale que le prêtre et les fidèles récitent à tour de rôle pour obtenir le pardon de leurs péchés. Il est suivi d'une absolution générale : *Misereatur... Indulgentiam...*, qui constitue un sacramental et procure à ceux qui la reçoivent avec foi et repentir la rémission de leurs fautes vénielles.

Après ces prières qu'il a récitées profondément incliné, le prêtre adresse aux fidèles avant de les quitter pour monter à l'autel, un salut, un souhait gracieux qu'il renouvellera sept fois dans le courant de la messe. C'est le salut de Booz à ses moissonneurs, de l'ange à Gédéon, de Gabriel à Marie : « *Dominus vobiscum.* Que le Seigneur soit avec vous. — *Et cum spiritu tuo.* Qu'il soit avec votre esprit, » lui répondent les fidèles en lui rendant son souhait.

II

Autrefois, le célébrant ne montait à l'autel qu'à l'offertoire. Après les prières du bas de l'autel, il allait s'asseoir et écoutait ainsi l'épître lue par le sous-diacre et l'évangile chanté par le diacre. C'est là qu'il chantait les collectes et de là qu'il adressait la parole au peuple. Il n'en est plus ainsi qu'aux messes pontificales, célébrées solennellement par un prélat. Le prêtre, lui, monte de suite à l'autel en disant : « Effacez nos iniquités, Seigneur, afin que nous puissions entrer purs dans le Saint des Saints, » puis il baise l'autel et les

saintes reliques qui y sont renfermées, en disant : « Nous vous en prions, Seigneur, par le mérite de vos saints dont les reliques sont ici et par les mérites de tous les saints, daignez pardonner mes péchés. » Ce baisement de l'autel, le prêtre l'accomplit neuf fois pendant la messe, cinq fois avant la consécration et quatre fois après, cinq fois sans se retourner et quatre fois avant de se retourner vers le peuple pour dire : « *Dominus vobiscum.* » Le prêtre baise ainsi l'autel pour témoigner son amour envers Jésus-Christ que l'autel représente, sa vénération pour les saintes reliques renfermées dans la pierre sacrée et comme pour y puiser les grâces qu'il souhaite au peuple.

Aux messes solennelles, le célébrant procède à ce moment à un premier encensement de l'autel. « Soyez béni par celui en l'honneur de qui vous allez être consumé, » dit-il en répandant l'encens sur les charbons ardents et en le bénissant par un signe de croix. Puis, prenant l'encensoir, il en dirige les nuages parfumés vers la croix, le fond de l'autel, le devant et les côtés. Chez les Juifs, le sacrifice du soir consistait en une offrande d'encens ; les païens offraient des sacrifices semblables à leurs faux dieux et vous savez comment les martyrs préféraient mourir plutôt que de s'associer à cet acte idolâtrique.

L'encens fut un des présents offerts par les Mages au Sauveur nouveau-né. L'Eglise ne pouvait mieux faire que de continuer cet usage; c'est pourquoi nous voyons l'empereur Constantin, à peine converti, lui offrir des encensoirs d'or pour qu'elle s'en serve durant les offices. Cet encens est comme un holocauste d'agréable odeur offert à Dieu ; il nous rappelle que nous devons comme lui nous consumer pour Dieu et à son service ; les volutes de sa fumée montant vers Dieu sont l'image de nos prières qui, comme elle, doivent s'élever vers Dieu. Enfin le parfum que répand l'encens dans l'église est une figure de la bonne odeur de Jésus-Christ qui se répand de l'autel sur l'âme des fidèles.

Après avoir encensé l'autel, le célébrant remet l'encensoir aux mains du diacre qui l'encense comme le représentant de Jésus-Christ. Pour la même raison, on encense les prêtres et les lévites, ministres de Jésus-Christ, l'Evangile qui est sa parole, les images et les reliques des saints parce qu'ils ont été les membres précieux de Jésus-Christ, les fidèles eux-mêmes parce qu'ils sont les temples vivants du St-Esprit et constituent le corps mystique du Christ.

Après l'encensement, le prêtre se rend à gauche de l'autel, du côté de l'épître, pour y réciter l'introït. Ce mot signifie « entrée, » parce qu'autrefois on chantait un psaume pendant que le prêtre allait de la sacristie à l'autel. Ce psaume était comme un commencement de l'office et l'introduction aux prières de la messe. Cet introït, attribué par le *Liber Pontificalis* au pape S. Célestin, ne consiste plus aujourd'hui qu'en un verset de psaume précédé d'une antienne et suivi du *Gloria Patri*. Il annonce ordinairement le sujet du mystère ou de la fête que l'Eglise célèbre ce jour-là.

L'introït récité, le prêtre revient au milieu de l'autel pour y réciter le *Kyrie eleison*, invocation grecque neuf fois répétée alternativement par le prêtre et ses ministres, et qui implore trois fois la miséricorde de Dieu le Père, trois fois celle du Fils et trois fois celle du St-Esprit. Cette invocation, en langue grecque, est un emprunt fait à la liturgie orientale.

Le prêtre récite ensuite le *Gloria in excelsis*, dont les premières paroles, vous le savez, sont celles des anges venant saluer la naissance du divin Enfant de Bethléem. Les paroles qui suivent, et dont nous trouvons pour la première fois le texte dans un livre de S. Athanase, expriment les quatre fins du saint sacrifice : l'adoration, l'action de grâces, l'expiation et la demande. Etant une hymne de joie, le *Gloria* ne se dit pas aux messes de morts ni dans les temps de pénitence où on se sert d'ornements violets, non plus qu'aux messes votives, sauf à celles de la Sainte Vierge le samedi et à celles des saints Anges.

Après le *Gloria*, le prêtre se tourne vers le peuple et dit : « *Dominus vobiscum,* » que l'évêque remplace, cette fois seulement, par le souhait « *Pax vobis.* » Puis, retournant du côté de l'épître, il y récite les collectes. Ces oraisons sont ainsi appelées parce qu'elles sont faites par le peuple assemblé, que le prêtre y réunit les demandes des fidèles et qu'elles sont des formules abrégées qui résument l'esprit et le fruit du mystère du jour. Pour dire ou chanter ces oraisons, le prêtre étend les bras et prie comme Moïse sur la montagne, comme les Juifs jadis dans le Temple, comme les premiers chrétiens au début de l'Eglise, comme Notre-Seigneur attaché à la croix. Dans ces collectes, le prêtre s'adresse ordinairement à Dieu le Père et conclut presque toujours par la formule : « *Per Dominum nostrum...* », obéissant ainsi à Notre-Seigneur qui nous ordonna de prier en son nom. Avant de les commencer, le prêtre a invité les assistants à s'unir à lui en leur disant : « *Oremus.* Prions. » Lorsqu'il les a terminées, ils lui répondent : « *Amen*. Ainsi soit il, » souscrivant ainsi à tout ce que le prêtre a demandé pour eux.

III

Avec l'épître qui suit les collectes, commence la seconde partie de la messe, l'instruction. Elle renferme les leçons ou prophéties, l'épître, le graduel, l'*Alleluia* ou le trait, la prose, l'évangile et le *Credo*.

Les leçons ou prophéties sont des passages des Saintes Ecritures que le prêtre récite avant l'épître à certains jours. Il y en a une le mercredi de la Semaine Sainte et des Quatre Temps, et cinq le samedi des Quatre Temps.

L'épître est parfois tirée de l'Ancien Testament, mais le plus souvent des lettres des Apôtres, surtout de S. Paul. Lorsqu'elle est achevée, le servant répond : « *Deo gratias,* » pour remercier Dieu au nom des fidèles d'avoir bien voulu nous instruire de la vérité par ses envoyés. Primitivement le choix de l'épître était libre ; c'est S. Jérôme qui,

sur la demande du pape S. Damase, assigna pour chaque messe l'épître que nous lisons au Missel.

Le graduel, ainsi appelé parce qu'on le chantait sur les degrés de l'ambon où l'on avait chanté l'épître, consiste en deux versets de psaume choisis conformément à l'esprit de la fête ; il en est de même du Trait, qui remplace l'*Alleluia* quand la liturgie interdit celui-ci, c'est-à-dire depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, aux Quatre Temps, sauf ceux de la Pentecôte, aux messes de certaines vigiles et à la messe des SS. Innocents quand leur fête ne tombe pas le dimanche.

En certaines fêtes, l'*Alleluia* est suivi d'une Prose ou séquence. Ce sont des hymnes rimées en l'honneur du mystère ou du saint du jour et dont le moyen âge a enrichi notre liturgie. Le rite romain en compte cinq : le *Victimæ paschali* de Pâques, attribué à Wipo, chapelain des empereurs Conrad et Henri III, et qui vivait au XI[e] siècle ; le *Veni, Sancte Spiritus* de la Pentecôte, dont l'auteur serait le roi de France Robert le Pieux ; le *Lauda Sion* de la Fête-Dieu, composé, comme du reste tout l'office du St-Sacrement, par S. Thomas d'Aquin ; le *Stabat Mater*, composé pour la fête de la Compassion et celle des Sept-Douleurs par Jacopone de Todi, et enfin le *Dies iræ* des messes de morts, attribué à Thomas de Celano, compagnon de S. François d'Assise. Certains diocèses en possèdent d'autres avec la permission du St-Siège ; c'est ainsi que le Propre du diocèse de Langres en renferme pour les fêtes des SS. Jumeaux, de S. Didier, de S. Mammès et de S. Bénigne.

A l'*Alleluia* ou à la prose succède l'évangile. Avant de le commencer, le prêtre ou le diacre demande à Dieu de purifier son cœur et ses lèvres afin de l'annoncer dignement. Il fait le signe de la croix, d'abord sur le Missel en prononçant les première paroles : « *Initium* ou *Sequentia Sancti Evangelii...* », puis sur lui-même, au front, sur les lèvres et sur la poitrine. Les fidèles doivent en faire autant, pour affirmer, en se signant au front qu'ils ne rougissent pas de l'évangile, sur la bouche qu'ils sont prêts à le confesser partout, et sur le cœur qu'ils veulent bien en observer les préceptes. Par honneur pour le saint évangile, tous doivent se lever pour en entendre la lecture. Au temps de la chevalerie, les Ordres militaires et la noblesse polonaise tiraient l'épée du fourreau et la tenaient élevée pendant tout le chant de l'évangile, témoignant ainsi qu'ils étaient prêts, selon leurs serments, à mourir pour sa défense. C'est également par honneur pour la parole de Dieu qu'est l'évangile, que le diacre l'encense en commençant, que le prêtre le baise quand sa lecture est terminée et que pendant celle-ci deux acolytes portent de chaque côté des flambeaux allumés.

Le prône, qui le dimanche a lieu après l'évangile, comprend les annonces des fêtes, jeûnes et abstinences de la semaine, la publication des mariages, les prières pour les vivants et pour les morts ; il comporte surtout une instruction donnée aux fidèles sur l'évangile du jour, un passage du catéchisme ou un sujet de circonstance.

Le prône terminait autrefois la messe des catéchumènes. « Les choses saintes aux saints ! *Sancta sanctis !* » s'écriait alors le diacre. Et les Juifs, païens, pénitents publics et catéchumènes de se retirer de l'église dont on fermait alors les portes. Ce renvoi n'a plus de raison d'être ; aussi le prône est-il immédiatement suivi du *Credo*, qui termine la seconde partie de la messe. Ce *Credo*, est-il besoin de vous le dire, est différent du Symbole des Apôtres que vous récitez dans vos prières de chaque jour. Il en est le développement officiel, effectué par les conciles de Nicée et de Constantinople pour condamner les hérésies de cette époque. Pendant les cinq premiers siècles, il ne fit point partie de la messe. Au VI[e], Timothée, évêque de Constantinople, ordonna de l'y réciter pour protester contre les erreurs des Macédoniens ; à la même époque, l'Espagne l'y introduisit à son tour pour répondre aux erreurs des Ariens. Au XI[e] siècle. Rome ne l'y avait pas encore admis et comme l'empereur d'Allemagne, S. Henri, venu en cette ville, s'en étonnait, Benoit VIII lui fit remarquer que cela n'était pas nécessaire, aucune hérésie n'étant encore venue troubler l'Eglise de Rome. Toutefois, pour ne pas déplaire à ce pieux empereur, il le fit désormais chanter dans les églises de la Ville éternelle et depuis son usage est devenu général.

Chantez ce Symbole de tout votre cœur, m. f., et n'en laissez pas le soin aux seuls chantres Un jour que le cardinal Lavigerie célébrait la messe pontificale dans la cathédrale de Marseille, s'apercevant que le peuple laissait à des musiciens le soin d'exécuter le Symbole qu'il venait d'entonner, il se lève et du haut de son trône, avec son geste et sa forte voix imposant silence aux musiciens : « M. f., dit-il, le *Credo* est la profession de notre foi. Dans un pays comme le nôtre, tous, nous devons l'affirmer solennellement. Nous tous donc qui sommes présents ici, prêtres et fidèles, nous allons chanter à l'unisson le *Credo*. » Et aussitôt il reprend l'intonation du Symbole et tous de le continuer avec entrain. Je remonte à l'autel l'entonner à mon tour. Imitez tous, m. f., les catholiques de Marseille. Ainsi soit-il.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XLVIII

21[e] Dimanche après la Pentecôte

LA FORCE

Mes frères,

L'Ecriture Sainte, à maintes reprises, nous représente la vie terrestre comme un combat perpétuel que nous avons à soutenir contre les puissances mauvaises qui nous environnent ou que nous portons en nous-mêmes. Aujourd'hui encore, le texte sacré nous convie à nous défendre contre la chair et contre le sang, contre les infernales

puissances des ténèbres, contre les démons qui rôdent partout afin de nous attaquer et de nous vaincre. Nous sommes exhortés à revêtir sans retard les différentes armes que le ciel met à notre disposition pour la bataille et dont l'apôtre nous donne l'énumération.

Je veux bien reconnaître que cette liste ne coïncide plus très bien avec les dernières données de la tactique. Mais, si S. Paul avait connu par révélation les modifications que les âges devaient apporter à l'art de la guerre, croyez-vous qu'il eût été bien compris, durant les dix-huit siècles qui se sont écoulés avant le nôtre, s'il eût parlé d'avions, de gaz asphyxiants et de mitrailleuses? Au surplus, il s'agit ici d'une simple comparaison, pour nous amener à des conclusions pratiques. Comme nous allons le voir tout de suite, cette assimilation un peu archaïque garde toute sa valeur de symbole et indique parfaitement les moyens que nous devons mettre en œuvre pour ne pas succomber aux tentations.

I

Il nous est recommandé, avant tout, de prendre la vérité pour ceinture; et n'est-il pas exact que la vérité nous environne de toutes parts, nous protège et nous redresse? La justice sera notre cuirasse: elle doit être comprise ici, non seulement comme la vertu qui nous fait rendre à chacun selon son dû, mais comme cet état de grâce qui nous constitue dans l'amitié du Seigneur. N'est-il pas vrai que c'est cette absence de péché en nos âmes qui nous dérobe aux coups de nos adversaires et nous soustrait à leur pouvoir? Le zèle sera notre chaussure: c'est lui, en effet, qui nous fait marcher en avant pour opérer des conquêtes au Très-Haut. Nous aurons à prendre encore le bouclier de la foi, à l'aide duquel nous rejetterons les flèches du doute, de l'ironie, du blasphème; nous nous coifferons de ce casque du salut, qu'un jour ceindra la couronne de lauriers, et nous saisirons enfin l'épée de l'Esprit, c'est-à-dire la parole de Dieu, tranchante, décisive et toujours victorieuse.

Ces images sont très pittoresques. Mais surtout elles tendent à nous inculquer une grave et profonde leçon. Ce n'est pas pour le plaisir de jouer au militaire que S. Paul nous a alertés de la sorte. C'est parce que le danger est réel, qu'il est de tous les jours et de chaque minute, et que, sans cesse, si nous nous laissons surprendre, nous risquons de perdre l'amour de Dieu et l'éternel bonheur. De toutes parts, nous sommes entourés d'une horde infernale qui cherche à nous attirer dans ses embuscades et qui, pour cela, déploie tantôt les séductions les plus enivrantes, tantôt les ruses les plus raffinées, tantôt la violence et la peur.

Cela nous constitue déjà en un grave péril; et pourtant ce ne serait presque rien encore si l'armée hostile n'avait pas, à l'intérieur de la place forte qu'elle assiège, des alliés qui n'aspirent qu'à trahir. Ce sont nos passions, nos désirs de volupté ou de vaine gloire, en un mot tout ce qui se trouve en nous d'instincts bas et criminels. Tout cela ne demanderait pas mieux d'aider au triomphe de l'adversaire qui lui plaît et qui le flatte. Il nous faut donc veiller sans cesse sur les défections toujours possibles de notre part, pendant que, d'un autre côté, nous combattrons pour repousser les assauts de l'extérieur. Une telle tâche n'est pas facile. Elle exige une bonne volonté jamais en défaut, une vigilance toujours en garde. Elle demande, par-dessus tout, cette fière vertu de la force, que nous devons développer avec amour au fond de notre cœur, afin de garder notre fidélité au Tout-Puissant.

II

Envisagée en tant que vertu surnaturelle, la force ne ressemble ni à la vigueur physique des gens robustes ni même à l'énergie morale dont ont donné tant de preuves, par exemple, les stoïciens et les héros antiques. A supposer que les exploits qu'on leur prête n'aient pas été exagérés, ce ne seraient néanmoins que des gestes, très beaux sans doute, mais purement naturels et inspirés par des mobiles humains.

La force chrétienne, au contraire, exige et présuppose l'aide divine. De plus, généralement, elle ne cherche pas à s'extérioriser: son champ de bataille, le plus souvent, est l'intime de notre âme; ses effets restent, en principe, ignorés de tous, sauf de celui qui en bénéficie; mais ses heureux résultats s'étendent bien au-delà de la vie présente, jusqu'au sein de l'éternité.

Elle sait, lorsqu'il le faut, revêtir les modalités les plus diverses. Fréquemment elle présente un caractère passif. Elle consiste alors à supporter avec courage les épreuves qui nous accablent. Vous pensez peut être que cela n'est pas grand' chose? Détrompez-vous. Certes, il n'est au pouvoir de personne de mettre en fuite les douleurs, les contradictions, les chagrins qui assiègent toute existence humaine. Cela ne serait, d'ailleurs, pas de la force surnaturelle, puisque cela empêcherait l'expérience pénible, mais efficace, que la Providence veut nous imposer afin d'apprécier notre valeur. Chaque chrétien devrait être en mesure de soutenir ces attaques, non seulement sans fléchir, mais même avec une sainte joie.

Il est bien des façons d'accueillir la souffrance. Les uns la subissent avec horreur, accusent même le Seigneur d'injustice ou calomnient sa bonté voilée. Ceux-là sont, d'avance, des vaincus: leur manque de vigueur morale les rend indignes de garder leur rang parmi les milices de la foi. D'autres gémissent lâchement: sans aller jusqu'au blasphème, ils s'impatientent et aggravent souvent leur mal par la hâte même avec laquelle ils cherchent à s'en délivrer: ce ne sont pas encore des forts. Il en est d'autres qui acceptent la douleur en se rendant bien compte que Dieu la permet pour notre sanctification, et qui offrent à Dieu le mérite de leur résignation: ils sont de véritables soldats. Enfin, les héros célestes, les saints, vont,

lorsque l'Esprit-Saint les y pousse, au devant de la mortification. Ils savent que l'épreuve saintement reçue, par amour pour Dieu, est divinement féconde : aussi la demandent-ils comme une faveur et la supportent-ils avec joie, ainsi que faisaient jadis les martyrs dans les tortures des arènes. Les contradictions, les persécutions ne nous manqueront jamais : elles viennent des hommes, des circonstances, de nous-mêmes : apprenons à en tirer le meilleur parti pour notre bien surnaturel.

Cette conduite déjà est très louable Mais, à côté de cette manière d'exercer la vertu de force, il en est une autre, plus positivement active. Elle consiste à entreprendre avec vaillance tout ce que nous jugeons bon pour notre salut personnel, pour les âmes sur lesquelles nous possédons des moyens d'action, pour la gloire de Dieu. Il ne suffit point de résister passivement aux tentations : il faut encore prendre l'offensive contre nos défauts et nos vices, nous imposer chaque jour un progrès à réaliser et accomplir fermement la tâche que nous nous serons fixée. Il faut encore nous faire les apôtres de l'œuvre divine, batailler pour la cause sainte, conquérir à Jésus des âmes hésitantes ou lassées, indifférentes ou incrédules.

Cela exige beaucoup de volonté, cela expose à des ennuis, à des sacrifices, à des déboires. Mais est-ce que le mérite ne serait pas diminué si tout cela pouvait s'accomplir sans fatigue comme sans peine ? Notre bonne volonté se manifeste précisément par la ténacité courageuse avec laquelle nous nous accrocherons aux flancs de l'ennemi et nous poursuivrons la réalisation totale de l'entreprise commencée. Chacune de nos victoires, d'ailleurs, développera notre vigueur surnaturelle; les échecs eux-mêmes seront profitables s'ils nous apprennent à mieux faire à l'avenir, à rester humbles, à nous confier plus parfaitement dans le secours que le ciel n'accorde pas avec parcimonie à ses fidèles serviteurs et qui assure les victoires.

III

La vertu de force multiplie en nous d'autres énergies, également pieuses, qu'elle suscite et développe au fur et à mesure que nous l'exerçons davantage. Ainsi c'est elle qui nous confère cette qualité, si rare de nos jours, mais qui s'épanouissait merveilleusement aux époques où le monde était imprégné de christianisme et qui produisit la floraison magnifique de la chevalerie : je veux dire la grandeur d'âme ou la magnanimité. En ouvrant à notre esprit de nobles et vastes horizons, la magnanimité nous élève au-dessus des rancunes mesquines, des vues étroites ou sectaires ; elle nous incite au pardon des torts que l'on peut avoir à notre égard ; elle nous pousse aux généreuses entreprises.

La force produit encore en nous la patience : non pas cette timidité craintive qui fait que l'on accepte même les pires ennuis par peur de la lutte ou des représailles, mais au contraire cette énergie silencieuse qui fait qu'on ne se laisse abattre sous le fardeau d'aucun deuil ou d'aucune torture. Elle nous aide encore à obtenir le plein rendement de toutes les valeurs spirituelles que le Seigneur a déposées en nous et qu'il nous faut faire fructifier, car nous aurons à en rendre compte.

Mais nous devons veiller avec soin à ce que cette vertu ne dégénère pas de son principe. Si elle ne s'inspirait que de motifs d'ordre naturel, si elle se détachait de son principe divin, la force redescendrait au rang des simples vertus humaines : elle perdrait toute valeur pour l'au-delà. Il y aurait même lieu de craindre que sa dégradation n'aille plus loin encore. Une fois privée de l'assistance céleste, une fois déviée de son but, elle risquerait beaucoup de se mettre au service de nos passions les plus vulgaires. Elle ne saurait demeurer indifférente ; quand elle n'est pas utilisée en vue du bien, elle devient vite profitable à la cause du mal.

Si nous avions le malheur de nous en servir seulement pour nous-mêmes, elle nous acheminerait au désir de commander, de supplanter nos frères. Elle engendrerait la présomption, en nous insufflant une confiance exagérée en nos ressources personnelles; elle nous porterait à cette vaine gloire qui fait que l'on se félicite, tout seul, de ce que l'on a accompli, au lieu de faire remonter la louange de l'œuvre à Celui qui en fut l'auteur principal et qui daigna simplement nous procurer l'honneur de collaborer un peu avec lui, sous sa direction. Mal employée, la force n'est plus qu'une impatience inféconde de l'action et, par suite, elle se décourage rapidement dès que les résultats ne paraissent pas aussi satisfaisants qu'elle l'avait rêvé. On passe alors d'un extrême à l'autre, et l'on n'ose plus rien entreprendre, sous prétexte qu'une fois on n'a pas réussi.

Afin d'éviter tant d'écueils, restons attentifs à reporter toute la valeur de nos actes méritoires au Dieu qui, seul, nous fournit les moyens de parvenir à leur réalisation. Ne nous servons des énergies saintes qu'il nous donne que pour les consacrer à son service. Notre force, à nous catholiques, ne ressemble pas à la valeur militaire qui tend à briser les uns pour faire dominer les autres. Elle se développe dans la paix et ses triomphes les plus purs sont ceux qui parviennent à rendre tout le monde heureux.

Sans doute il faut lutter, sans doute il faut à tout prix vaincre le mal. Mais comme tout cela s'effectue mieux dans une atmosphère de charité! Comprise de la sorte, la force pacifique des chrétiens est assurée d'être bénie par Dieu et de vaincre les puissances coalisées du monde et de l'enfer.

XLIX

22e Dimanche après la Pentecôte

LA PERSÉVÉRANCE

Mes frères,

Dans la lettre qu'il écrivait aux fidèles de la cité de Philippes, l'Apôtre des nations exprimait le

vœu confiant que Dieu, qui avait commencé le bien en eux, en poursuivrait l'achèvement jusqu'au jour du Christ Jésus. Ce souhait fait éclater la charité prévoyante et paternelle de son auteur, qui désirait pour ses fils spirituels le plus grand de tous les bonheurs : celui de demeurer jusqu'au bout dans la justice du Très-Haut. Il nous invite à réfléchir sur l'importance et les conditions de cette persévérance, qui apparait ici comme supérieurement désirable et comme la condition même du salut. Il ne suffit pas, en effet, pour acquérir des droits au paradis, de pratiquer quand cela nous plaît et par intermittences quelques actes plus ou moins vertueux. Il est rigoureusement exigé qu'à l'instant où nous comparaîtrons devant le souverain Juge, nous nous trouvions en état de grâce, faute de quoi notre condamnation est inévitable.

Le meilleur moyen de nous préserver de ce malheur, c'est de rester fermes dans la ligne du devoir, c'est-à-dire de persévérer dans la vertu. Ce principe est si capital pour l'orientation de notre vie et la préparation de notre éternité qu'il faut l'approfondir et l'examiner soigneusement.

I

Avant tout, une chose est indiscutable : nous ne resterons pas toujours dans les conditions d'existence où nous nous trouvons présentement. Il serait puéril de s'attarder à prouver que tous nous sommes des condamnés à mort ; mais, si ce terme est fatal, son échéance est variable, et c'est ce qui cause l'une de nos plus dangereuses illusions. Quand on est jeune, on s'imagine volontiers que l'on a devant soi un bel et long avenir ; à l'âge mûr, on s'efforce de penser que le trépas est réservé à la vieillesse; puis, quand on tremble sous des cheveux blancs, on ferme désespérément les yeux pour ne pas voir la tombe entr'ouverte et toute proche. Cet aveuglement n'empêche pas que l'heure inéluctable ne sonne. Et il cause la perte de beaucoup d'hommes, parce qu'il les empêche de se préparer à bien mourir, par la pratique persévérante des bonnes œuvres.

Il faut bien se souvenir, en effet, que la mort n'est pas une pure et simple dissolution de l'organisme humain. Sans doute, le corps, après s'être lentement décomposé, retourne à sa poussière originelle. Mais quelque chose survit, en dehors du cadavre, quelque chose d'immatériel et d'immortel qui, dès cette terre, formait la plus haute partie de l'homme, quelque chose qui savait penser, vouloir, aimer et à qui par conséquent incombait la responsabilité de tout ce qu'exécutait servilement la chair.

Or, puisque ce quelque chose — notre âme — est impérissable, il faut bien qu'un destin lui soit assuré lorsque, après sa séparation d'avec le corps, il entre dans un nouveau mode d'existence. Qui donc, d'ailleurs, oserait prétendre que Dieu peut être assez injuste, assez cruel pour réserver un même sort à ceux qui se sont dévoués à son service et à ceux qui l'ont dédaigné, blasphémé, combattu ? Une telle hypothèse est tellement absurde qu'elle se réfute d'elle-même.

Il est donc nécessaire que l'éternité réserve des situations différentes aux justes et aux pécheurs. Et pour que les premiers soient discernés d'avec les autres, il faut qu'à l'entrée dans l'au-delà se produise un jugement définitif qui portera sur la vie entière et qui en fixera les sanctions, heureuses ou terribles, suivant que le justiciable l'aura mérité.

Tout cela est simple et logique. La Révélation nous enseigne en outre que plus tard un autre jugement, public et solennel celui-là, confirmera devant l'univers assemblé les sentences primitivement rendues, faisant rayonner aux yeux de tous la justice infaillible de Dieu.

II

Suivant que nous aurons été ou non trouvés fidèles, la décision divine nous destinera au ciel ou à l'enfer. Laissons aujourd'hui de côté la question du purgatoire : non qu'elle soit négligeable, car, au contraire, elle est d'une importance extrême, mais parce qu'elle ne constitue pas une situation définitive. Toute âme vouée à cette expiation temporaire est, en effet, implicitement promise au paradis.

Le ciel, comme vous le savez, est ce lieu de délices où les élus jouiront éternellement du bonheur le plus inaltérable. La principale jouissance que l'on y goûte et dont rien ici bas ne saurait donner une idée, c'est l'union intime, ineffable avec la Sainte Trinité. Cette sorte de possession de la divinité suffirait à elle seule à nous rendre complètement heureux. Il faut pourtant y joindre encore les saintes joies que nous procurera le fait d'être dans la société de Notre Dame, de tous les anges ainsi que de tous les saints. Aucune affliction, aucune crainte ne pourra troubler notre paix, et ce qui achèvera de parfaire la félicité des bienheureux, ce sera la certitude qu'elle n'aura jamais de fin.

Les damnés, tout au contraire, seront les plus malheureux de tous les hommes. Livrés aux cruautés des démons, mêlés aux plus répugnants déchets de l'humanité criminelle, ils seront en proie à d'indicibles souffrances, torturés sans trêve pendant des siècles qui, eux non plus, ne se termineront jamais.

Vous allez me dire peut être qu'il n'est pas nécessaire de persévérer toute sa vie dans le bien pour éviter un si redoutable malheur. Il suffit de se mettre en état de grâce au moment de la mort, tout comme, en sens inverse, une existence entière de ferveur ne nous préserverait pas du châtiment si nous avions le malheur de commettre, fût-ce à notre dernière heure, un péché grave dont nous n'aurions pas obtenu le pardon à l'instant du trépas.

Cela est juste en théorie, mais songez à l'effroyable imprudence que cela comporte et au péril qu'une pareille attitude nous fait courir. Personne ne peut prévoir, même une minute à

l'avance, le moment de sa comparution devant Dieu. On meurt aussi bien dans l'adolescence ou dans la plénitude de ses forces qu'à un âge avancé. Nul n'est à l'abri d'un accident fortuit ni d'une mort subite Sommes-nous sûrs d'avoir un prêtre pour purifier notre agonie ? Sommes-nous même sûrs que notre lucidité et notre énergie défaillante nous permettront, à l'heure suprême, de nous préparer comme il faut à ce redoutable passage ? Et même en admettant que les circonstances nous soient alors favorables, qui sait si la grâce de Dieu, longtemps méprisée, ne se retirera pas de nous? Notre collaboration est indispensable pour nous sauver, mais elle n'est pas suffisante : il faut de toute nécessité qu'elle soit complétée et surnaturalisée par le secours divin qui peut nous être refusé si nous avons trop longtemps méprisé sa puissance et dédaigné de recourir à lui.

La prévoyance la plus élémentaire, comme le souci légitime de nos intérêts les plus importants, nous conseille donc de ne pas passer notre vie dans un effrayant état d'incertitude. Le pécheur qui se rend compte du danger auquel il s'expose ne saurait connaître de repos tant qu'il ne s'est pas mis en sûreté par l'obtention du pardon de Dieu. A l'opposé, l'âme juste goûte une paix inaltérable, parce qu'elle sait que Dieu peut la surprendre et qu'il la trouvera toujours prête.

La persévérance s'impose donc, ne serait-ce que pour nous garantir de la catastrophe finale. Elle s'impose plus encore parce qu'elle est désirée par le bon Dieu, que nos infidélités affligent et qui aime tant à nous voir marcher dans les sentiers de son amour.

III

Il est indéniable que la persévérance est pénible. Autant il est facile d'accomplir, une fois en passant, un beau geste, surtout dans un moment de ferveur ou d'enthousiasme, autant il est dur de refréner ses moindres caprices, de marcher toujours d'un pas égal sur le chemin du devoir, de ne jamais se permettre le plus léger écart hors du cadre rigide et monotone où doit s'enfermer la vie d'un chrétien.

Il est bien entendu que la répétition des mêmes actes enlève à ceux-ci une partie de leur saveur. On doit même ajouter que la pratique du mal est plus agréable que celle du bien. Mais, d'autre part, avant de s'engager dans une voie, il est essentiel de savoir où elle mène, et nous avons dit quelles seraient les conséquences d'une inconstance si pernicieuse à notre salut. Quoi qu'il en coûte, il faut donc rester fidèle, malgré la fougue de l'adolescence, malgré les velléités d'indépendance qui tendent à se manifester plus tard. La loi divine est formelle, et la couronne est à ce prix.

L'idéal serait, évidemment, de passer son existence entière sans commettre une seule faute grave et de présenter au Seigneur, le jour du jugement, une innocence aussi pure que lors du baptême. La T. S. Vierge Marie a réalisé cette merveille et, en ce qui concerne le péché mortel, plusieurs ont suivi ses traces. Admettons pourtant que la faiblesse de la plupart des âmes, ou les surprises insidieuses du démon, entraînent quelquefois à se rendre coupable. Faudra-t-il juger que tout est perdu et qu'il ne reste qu'à abandonner une partie désormais impossible ? Pas le moins du monde. Au-dessous de sa modalité parfaite, qui consiste à ne jamais succomber à la tentation, la persévérance possède une autre forme, qui, pour être moins sublime, n'en est pas moins utile et qui, celle-là, est à la portée de tous. Elle se manifeste par l'empressement que l'on met à se relever après chaque chute.

Au lieu de demeurer écrasé sous la honte et le remords, l'âme criminelle se hâte de remonter vers Dieu, de mériter son pardon par une contrition sincère et par le sacrement de Pénitence. Elle évite ainsi de s'enliser dans les fanges mortelles des habitudes vicieuses, qui sont plus vite contractées que corrigées. Elle prouve que sa bonne volonté subsiste malgré les égarements d'une heure. Elle reconquiert, avec la paix, le droit aux éternelles promesses et l'amitié bienfaisante du Très-Haut. Prenons, dès à présent, la résolution salutaire de ne jamais rester en état de péché grave, ne serait-ce qu'une journée. Un seul jour passé loin de Dieu est, non seulement un jour perdu, mais un véritable malheur.

Pour nous aider à persévérer, sachons encore prévoir les occasions qui risquent de nous exposer aux sollicitations de l'adversaire : ses ruses, une fois éventées, seront à demi déjouées. Enfin, car c'est toujours là qu'il faut en revenir chaque fois qu'il s'agit de notre avancement spirituel, ayons fréquemment recours à la prière, aux sacrements, aux mortifications, aux bonnes œuvres. Si la communion quotidienne nous maintient dans un état presque constant d'intimité avec Jésus, nous serons beaucoup moins exposés aux tentations. Nous nous sentirons protégés, encouragés par une force infiniment supérieure à la nôtre et qui deviendra notre principal appui en face du danger prochain.

Les yeux fixés sur Dieu qui nous attend et qui contemple nos efforts, résistons avec ténacité; allons plus loin encore, et appliquons-nous sans trêve à élever notre degré de perfection, ce qui est bien la meilleure manière de ne pas reculer. Le labeur qui nous semble dur aujourd'hui nous paraîtra d'ailleurs bien peu de chose plus tard, et nous serons, dans l'éternité, heureux de l'avoir accompli.

POUR LA FÊTE DU ROSAIRE

I

ROSE MYSTIQUE

Mes frères,

Les fleurs sont un des plus grands charmes de la création de Dieu. On attend leur réveil au printemps, comme on guette le vol de la première hirondelle. On les cultive avec amour dans les parterres qui font un seuil joyeux à nos demeures,

sur les murs qu'elles rajeunissent par leur résurrection annuelle, dans l'appartement dont elles font la gaieté. Incorporées à notre vie, elles sont de toutes nos joies et de toutes nos peines, de toutes nos fêtes et de tous nos deuils, d'une amitié si fidèle qu'elles fleurissent même nos cercueils... « Une fleur nous intéresse plus qu'une étoile et le plus petit jardin que tout le firmament [1]. »

Mais, par la beauté de ses formes, par la richesse de ses pétales, par la variété de ses couleurs, par la suavité de son parfum, par la fraîcheur de son feuillage, par la diversité de ses espèces, par son existence sous tous les climats, par tous ses charmes réunis, ainsi que le disait déjà un des plus anciens poètes de l'antiquité, la rose est l'honneur et la gloire des fleurs. Son symbolisme est si riche qu'il est devenu un lieu commun de notre langue.

La rose est synonyme de fraîcheur, et voilà longtemps que les poètes ont nommé l'aube matinale l'aurore aux doigts de rose ; elle est comme un rayon de joie, et voir tout en rose, c'est regarder tout en beau et n'avoir que des idées riantes ; elle respire le bien-être, l'abondance, le bonheur, et nous disons couramment que l'heureux repose sur un lit de roses, et la petite Thérèse de l'Enfant Jésus prophétisait la multiplication de ses faveurs comme une pluie de roses.

D'un mot, bien usé peut-être, mais usé parce qu'il n'a cessé d'exprimer notre pensée définitive sur cette fleur : la rose est la reine de nos jardins. « Si le maître des dieux, disaient déjà les poètes païens, voulait donner aux fleurs une reine, c'est la rose qu'il choisirait. » Aussi, quand la piété chrétienne, qui a besoin du langage humain pour s'exprimer, dont la ferveur poétise d'instinct ses sentiments, qui le fait avec autant de justesse que de charme par la bouche des saints et de l'Eglise, quand la piété chrétienne s'est exprimée sur la Vierge et la dévotion à la Vierge, elle n'a pas trouvé plus parfait et plus authentique symbole que la rose. Elle a nommé la Vierge la *Rose* mystique ; elle a nommé la plus belle prière à cette Vierge le *Rosaire*, c'est-à-dire une couronne de roses.

La rose, symbole de la Vierge ; la rose, emblème de la dévotion à la Vierge : ne sont-ce pas deux images de circonstance en ce mois d'octobre qu'inaugurent dans nos églises la bénédiction et la distribution des roses en la fête de Notre-Dame du T. S. Rosaire ?

I

Pas une fleur qui n'ait chanté une vertu, un mystère, un privilège de la T. S. Vierge !

Sa virginité d'Immaculée en fait le lis au milieu des épines ; son humilité profonde, la violette qui se cache ; sa fécondité divine, la fleur de vigne qui a donné le raisin vendangé pour notre salut et le vin consacré de nos calices.

Et pourtant, seule, dans nos litanies qui sont comme la couronne de ses prérogatives, de ses privilèges, de ses vertus, mise officiellement par l'Eglise au front de la Vierge, seule, parmi tous ces symboles, la rose a trouvé place : parce que sans doute elle contient dans sa richesse, décrite tout à l'heure, la signification de toutes les autres fleurs.

Et la Vierge a consacré en quelque sorte le choix de notre piété quand elle s'est montrée sur le bord du Gave à notre petite Bernadette avec une fleur d'églantier à ses pieds.

Depuis des siècles, les chrétiens répètent par milliers cette belle invocation : *Rose mystique, priez pour nous.*

Cette invocation est chargée de sens et on ne peut prétendre l'épuiser. Elle dit en particulier l'incommensurable amour de Marie pour Dieu, puisque la rose est l'emblème de l'amour. Mais ne contient-elle pas aussi ce symbole, de tous le plus commun et le plus synthétique : Marie est la Rose mystique, parce qu'elle est la reine de tous les saints, comme la rose est la reine de toutes les fleurs ?

Depuis sa création, depuis surtout qu'elle fut fécondée par le sang du Sauveur, la terre a poussé les fleurs les plus belles et les plus variées de la sainteté. En se penchant sur nous, Dieu n'a pas vu et ne voit pas encore, quels que soient les crimes dont on charge la société contemporaine, que des terres en friche et des champs incultes. Sur la terre ont fleuri la foi des patriarches, des prophètes et des apôtres, l'héroïsme des martyrs, la pureté des vierges, la vertu innombrable des saints, surtout la plus brillante, la plus suave, la plus ravissante de toutes ces fleurs, *flos campi* : la T. S. Vierge Marie.

Car elle est leur reine à tous.

Reine des patriarches, des prophètes, des apôtres. Plus que les patriarches, elle a cru au Messie promis que l'archange Gabriel lui annonçait : à telle enseigne que c'est de sa foi que la complimente d'abord sa cousine Elisabeth : « *Beata quæ credidisti !* » Plus que les prophètes, elle a cru en l'avenir glorieux du Sauveur et de sa Mère : « Voici que les générations m'appelleront bienheureuse... et sa miséricorde s'étendra de siècle en siècle. » Plus que les apôtres, elle a cru à l'œuvre du Christ, celle dont la foi n'a pas failli comme celle des disciples quand la Passion sembla tout anéantir et qui polarisa dans le Cénacle de la Pentecôte la confiance déçue et le courage défait des apôtres.

Reine des martyrs. Il est vrai, elle n'a pas versé son sang. Mais pour une telle mère, verser les larmes qui ont coulé de ses yeux, n'est-ce pas un martyre ? Si Jean, le bien-aimé, le seul des disciples qui ait suivi son Maître jusqu'à la mort, est aussi le seul dont la mort n'a pas été sanglante, n'est-ce pas parce que la communion directe aux souffrances de Jésus supplée suréminemment le martyre du glaive et du sang ? Le glaive prédit par Siméon qui sept fois troua son pauvre cœur est plus aigu que toutes les inven-

[1] Bernardin de St-Pierre.

tions de la haine, de la cruauté, de la rage des persécuteurs du nom chrétien.

Reine des vierges. L'idée de virginité fait tellement un avec l'idée de Marie qu'on ne la nommera plus que de ce nom, qui sera son nom propre : la Vierge, comme si sa virginité éclipsait celle des Cécile, des Agnès, des Jeanne d'Arc. Elle l'avait vouée à Dieu irrévocablement dès sa Présentation au Temple à l'âge de trois ans, peut être dès sa conception, et elle reste son grand souci à la nouvelle même de sa maternité divine. Jamais la haine méchante et calomniatrice des Juifs n'a sali sa robe d'Immaculée, ni non plus la vertu de son fils Jésus.

Reine de tous les saints. Comment nommer une de leurs vertus que nous ne retrouvions en elle et à un degré plus héroïque ? Qu'on la suive dans la simplicité de sa vie au Temple, à Nazareth, à Capharnaüm, ou dans les effrayantes responsabilités de l'Annonciation, de la Présentation, du Calvaire, est-ce que dans les états les plus humbles et dans les plus hautes situations, nous ne la retrouvons pas partout et toujours digne de toute louange ? Elle est aussi humble sous l'investiture de sa maternité divine que dans ses occupations du ménage ; elle est aussi obéissante à ses directrices du Temple et à S. Joseph qu'à la voix de Dieu ; elle est aussi tendre mère à la descente de croix qu'à la crèche.

Reine en tout, partout, toujours, comme la rose de nos jardins.

Mais pourquoi Rose *mystique ?*

Si nous parlions uniquement de son amour de Dieu, il faudrait dire : parce qu'elle a poussé cet amour jusqu'à ces profondeurs inconnues qui forment la mystique chrétienne. Mais elle est rose mystique aussi comme reine, parce que la surémінence de sa sainteté sur celle des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, de tous les saints, demeure mystérieuse, cachée, réservée à Dieu seul. Quelque application filiale qu'on mette à se pencher sur l'âme de Marie pour en découvrir toutes les beautés, elle restera toujours enveloppée pour nous dans l'ombre du mystère.

Mystère que cette perfection de son âme qui débute à des hauteurs où les autres n'aboutissent pas, puisque, dès son immaculée conception, elle est déjà plus sainte que tous les saints et tous les anges ensemble. Mystère que les progrès de géant qu'elle réalise chaque jour, à chaque heure, à chaque seconde, de ce sommet d'où elle a pris son vol. Mystère que cette coexistence en elle de l'humilité la plus profonde et de la dignité la plus haute, de la virginité la plus entière et de la maternité la plus véritable, de l'amour divin le plus pur de tout alliage avec l'amour conjugal le plus tendre. Mystère, comme est mystérieux pour notre raison que Dieu soit à la fois toute bonté et implacable justice, le Père et le Juge, et la Providence toute-puissante qui mène à ses fins infailliblement et très librement.

Mystère que la sainteté de Marie, de cette Vierge sublime, qui reste toujours le jardin fermé, la fontaine scellée, le paradis de Dieu seul.

II

Symbole de la Vierge, la rose est aussi l'emblème de la plus belle manifestation de notre piété envers elle. A ce chapelet d'*Ave Maria* et de méditations des mystères de la Vierge, on ne pouvait donner nom plus beau et plus significatif que celui de rosaire. C'est vraiment une éclosion de roses.

Là encore, la Vierge a témoigné qu'il lui était agréable que notre piété eût ainsi baptisé cette merveilleuse prière. Des récits de la vie des saints, où nous ne voyons souvent que pieuses légendes uniquement parce que ces prodiges ne se sont pas accomplis sous nos yeux, l'ont attesté au cours des siècles. C'est Marie elle-même qui change miraculeusement en roses le premier chapelet en son honneur ou qui fait fleurir une rose, à chaque *Ave Maria,* sur les lèvres d'un bon religieux de Saint-François.

Il a eu raison, l'artiste de la Chartreuse de Pavie qui a représenté les anges couronnant de roses au ciel la T. S. Vierge Marie, tandis que ses dévots égrènent leur chapelet sur la terre : l'*Ave Maria* est une rose vermeille qu'on présente à Marie.

Il est bien, en effet, ce rosaire, de toutes nos prières à Marie, la prière royale, comme la rose est la reine de nos jardins. Aucune prière ne monte plus fréquemment, plus continuellement, plus universellement du cœur des chrétiens, que l'*Ave Maria* de nos chapelets. La prééminence souveraine de Dieu ne s'en trouve nullement offensée, mais au contraire elle en est plus dignement glorifiée, puisque c'est sa volonté que nous allions à lui par Marie et que la Vierge est l'écho de Dieu, qui ne dit et ne répète que Dieu en notre nom quand on la loue. C'est aussi qu'il s'élève chaque jour de la terre plus d'*Ave Maria* que de *Notre Père*. Le rosaire vivant en a fait une prière perpétuelle.

Et cette royauté de fait, le rosaire la mérite.

Comment cette prière ne serait-elle pas la reine des autres, qui nous vient de Dieu même ?

Certes, les saints ont trouvé des formules ferventes et débordantes de tendresse pour dire à Dieu et à la Vierge leur amour, leur confiance, leurs désirs, et j'aime à les répéter comme l'expression des sentiments de mon âme ou que je voudrais voir dans mon âme. Evidemment encore j'admire les psaumes de David, que je sais du reste inspirés de Dieu. Assurément aussi, elles sont belles les prières à la Vierge que l'Eglise met sur les lèvres de ses prêtres et de ses fidèles. Mais enfin le rosaire : le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie* sont de la plus authentique origine divine. C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous a enseigné mot par mot le *Pater* et c'est Dieu luimême qui a dicté à Gabriel l'*Ave Maria* de l'Annonciation, et c'est Jésus qui l'a répété à chaque réveil en embrassant sa Mère... et combien de fois au cours de la journée ! A la lettre, le rosaire est une prière divine.

Et comment encore ne serait-elle pas la reine des prières, puisqu'elle n'est pas seulement murmure des lèvres, mais communion aux états d'âme de Jésus et de Marie dans les mystères successifs de leur existence, pour nous modeler peu à peu à leur ressemblance ?

Car le rosaire est aussi méditation. Tandis que sous nos doigts glissent les grains du chapelet, devant notre pensée défilent, de l'Incarnation du Verbe au couronnement de gloire de Marie, l'histoire du Sauveur et de sa Mère, et tout le spectacle des vertus dont ils nous ont donné l'exemple. Insensiblement, le familier du rosaire imprègne son esprit de cet idéal de sa vie chrétienne.

Et parce que nos pensées agissent sur notre cœur et que nos sentiments à leur tour inspirent notre conduite, le rosaire finit par passer dans la vie de celui qui y est fidèle. Le chrétien devient lui-même un rosaire vivant. C'est le rosaire au soleil, suivant le joli mot qu'un de nos poètes chrétiens a donné pour titre à l'un de ses romans[1].

* *

Au soir de la fête de Notre-Dame du T. S. Rosaire, la tradition existe dans beaucoup d'églises de distribuer aux fidèles des roses bénites. Ils les emportent pour fleurir chez eux une image de la Vierge et comme une bénédiction de Marie sur eux et sur leur maison.

Qu'elles leur rappellent aussi, ces roses d'octobre, et la Vierge dont elles sont le symbole et le rosaire dont elles sont l'emblème ! Qu'elles éveillent en eux le souvenir de la sainteté de leur Mère qui doit resplendir au foyer et de la beauté de la prière qu'on y doit égrener en famille ! Qu'elles les invitent à l'imitation des vertus de Marie et à la récitation de son rosaire !

Couronner la Vierge des roses mystiques du rosaire, c'est aussi commencer de tresser sa couronne de gloire éternelle. Ainsi soit-il.

II

LE ROSAIRE, ALIMENT DE LA FOI *(Plan)*

Le Rosaire n'est pas seulement une dévotion que l'Eglise a autorisée, mais c'est une des dévotions qu'elle a le plus recommandées. Et ce qui est encore plus remarquable, elle l'a recommandée, non point pour céder ou pour répondre à des instances, mais de sa propre initiative. On sait que le grand pape Léon XIII a adressé quinze lettres successives au monde entier, pour recommander cette dévotion à toute l'Eglise. Par son aveu même, on sait qu'il le récitait pieusement tous les jours, de onze heures à minuit.

Après tous ses prédécesseurs, Léon XIII y voyait un puissant moyen pour les chrétiens de conserver la foi et de la faire progresser.

C'est à ce point de vue que nous allons l'envisager.

I

Nous sommes obligés, non seulement de conserver la vertu de la foi en nous, mais encore de la développer. C'est là un devoir essentiel de notre baptême ; tout chrétien a cette obligation. C'est que cette vertu est notre plus précieux trésor. C'est elle qui nous dispose à la vue de Dieu, à la vie éternelle, objet de notre espérance. Notre intérêt bien compris exige donc que nous ne la négligions pas.

Ici-bas, tout être vivant grandit, se développe, se perfectionne, suivant la loi de sa nature : ainsi une plante, un animal, un esprit... La foi, qui est notre vie la plus noble, est soumise à cette même règle. Dans la vie spirituelle comme dans la vie animale, qui n'avance pas recule, et l'arrêt dans la croissance annonce, à brève échéance, le commencement du déclin.

Or, pour nourrir et développer la foi en soi-même, il faut méditer les vérités surnaturelles, les mystères de la vie, de la mort, de la gloire de Jésus-Christ. Il faut y appliquer souvent son esprit, car ces vérités, en fait, sont l'objet de la vertu de foi. Il faut y revenir, pour examiner comment elles ont été révélées, quelles convenances elles renferment, quelles répercussions elles doivent avoir sur notre vie. Il faut aussi demander souvent, en union avec Jésus et Marie, cette augmentation. Quand il s'agit de biens surnaturels, nos efforts humains sont impuissants ; il faut le bon vouloir de Dieu, sa miséricorde et l'humble aveu de notre impuissance, aveu qui accompagne toujours la prière humble et persévérante.

II

1° La récitation du Rosaire est admirablement faite pour développer la foi en nous, puisque toutes les vérités qu'il propose à nos méditations sont des vérités surnaturelles au premier chef, ayant trait à Jésus-Christ, à sa divine Mère, à l'adorable Trinité, à la vie éternelle. 2° De plus, la méditation de ces vérités surnaturelles est accompagnée des prières les plus agréables à Dieu : le *Pater*, le *Gloria*, le *Credo*, l'*Ave Maria*, donc aussi les plus efficaces pour nous obtenir l'augmentation de la foi, objet de nos demandes et de notre ardent désir.

3° C'est la raison pour laquelle tant d'indulgences sont attachées, à titre d'encouragement, à la pratique du Rosaire ; les Souverains Pontifes, gardiens et promoteurs officiels de la foi catholique, multiplient leurs invitations auprès des fidèles pour les encourager et les exciter à la pratique de plus en plus fervente du Rosaire.

CONCLUSION. — Il est donc très utile de réciter tous les jours quelques dizaines de chapelet. Plus vous serez dévots au saint Rosaire, plus vous serez heureux. La foi rend heureux ceux qui en vivent. Plus vous serez fidèles et dévots envers

[1] Francis Jammes.

Marie, plus cette Mère à jamais bénie vous gardera, vous enrichira, vous obtiendra d'aimer son divin Fils ; et quand on aime Dieu, on est toujours heureux.

POUR LA FÊTE DE S. FRANÇOIS D'ASSISE

(4 octobre)

PAUVRETÉ ET AMOUR DE DIEU

Mes frères,

Une des conversions les plus éclatantes opérées par la prédication de S. François fut celle du « Prince des poètes » du temps, Guillaume Divini, couronné de lauriers au Capitole de Rome et proclamé par le peuple « le roi des vers. »

S. François prêchait dans la chapelle du couvent de San-Severino des Marches d'Ancône. En visite chez une de ses parentes, religieuse dans la petite ville, Divini s'en vint entendre le saint, en curieux, avec quelques gais compagnons. Mais voici que soudain il a l'impression que le prédicateur fixe son regard sur lui, que les mots qu'il prononce ne s'adressent qu'à lui, qu'ils enfoncent leurs pointes dans son cœur comme des flèches lancées par une main exercée.

Alors l'auditeur, d'abord amusé, est tout à coup retourné. Après le sermon, il court se jeter aux pieds de François : « Frère, lui dit-il, emmène-moi loin des hommes et donne-moi à Dieu. »

Le lendemain, François passait sur les épaules du poète la grossière robe de bure brune des Frères, lui ceignait les reins de la corde franciscaine et lui disait : « Désormais tu t'appelleras Fr. Pacifique, parce que tu as été enlevé du tumulte du monde pour être admis à la paix de Dieu [1]. »

Quand on cherche à faire la synthèse de l'âme de S. François, quand dans l'ensemble de ses vertus on veut déterminer celles qui le caractérisent parmi les autres saints, quand, en un mot, on veut ramener à ses lignes essentielles cette vie si remplie, il semble bien que cette synthèse tient tout entière dans la décision de son illustre converti : « Frère, emmène-moi loin des hommes et donne-moi à Dieu. » Lorsqu'il se recrutera plus tard des disciples au cri de « A moi les chevaliers de la sainte pauvreté ; à moi ceux qui veulent avec elle conquérir l'univers au divin Roi ! » il apparaîtra bien que toute sa vie a été commandée par ces deux idées maîtresses : que le monde n'est rien et que Dieu est tout. De ce néant du monde il a fait fi par une héroïque pauvreté, et à ce Dieu qui est tout il s'est attaché uniquement par un plus héroïque amour.

Détachement du monde par la pauvreté radicale, union à Dieu par l'amour jusqu'à la folie : voilà tout S. François, son portrait authentique, que je voudrais tracer pour notre édification et notre exemple. Et sans doute, cela c'est le christianisme poussé jusqu'à ses exigences extrêmes, jusqu'au sublime, jusqu'à des hauteurs qui par conséquent s'élèvent bien au-dessus du niveau de prédestination du commun des hommes. Pourtant, en définitive, ce sont les deux mêmes traits qui dessinent l'idéal de tout chrétien, puisqu'il a pour règle la grande loi de la charité : l'amour de Dieu par-dessus toute chose ; et s'ils sont plus poussés chez S. François, ils présenteront cet avantage de remettre sous nos yeux dans un relief plus saisissant l'idéal chrétien.

[1] Celano, *Vita secunda*, III, 49.

I. — *Sa pauvreté*

Une légende, que consacre encore aujourd'hui à Assise la chapelle de *San Francesco il piccolo*, annonce, dès la naissance de François, la vertu caractéristique de celui que le monde appellera *le petit pauvre d'Assise*. La vie de S. François, sa vie de pauvreté, de pureté, d'humilité se dresse sur tous les points en opposition radicale avec l'esprit mondain, qui est esprit de cupidité, de plaisir et d'orgueil, selon la synthèse classique depuis S. Jean. Pourtant, c'est par sa pauvreté volontaire et absolue que s'accusera surtout l'esprit franciscain.

Comme on attendait la naissance de François, rapporte cette tradition, un pèlerin se présenta à la maison de Pierre di Bernardone et de Dame Pica, ses parents. Il annonça que l'enfant attendu viendrait au monde, non pas dans la chambre somptueuse de sa mère, mais dans l'écurie voisine. Et en effet, surprise dans cette étable par les douleurs de l'enfantement, Dame Pica ne put offrir pour premier berceau à son nouveau-né qu'un lit de paille, comme autrefois la Vierge au Sauveur [1].

Pourtant la vie s'annonçait pour cet enfant facile, heureuse et souriante Son père était un riche marchand drapier, dont le commerce s'étendait jusqu'en France, où il fit connaissance de celle qu'il choisit pour épouse. Il était une des grosses fortunes d'Assise.

Et tout d'abord le jeune François sembla bien s'abandonner à son heureux destin. Puisqu'il pouvait puiser à volonté dans la fortune paternelle, qu'il avait le cœur follement prodigue et le geste facile, il devint vite le roi de la joyeuse jeunesse de sa génération, « *flos juvenum,* » dont le plus clair du temps se passait en plantureux banquets et en promenades chantantes à travers la ville. Sans doute, devant cette vie à grandes guides, Pierre di Bernardone trembla-t-il quelquefois pour l'avenir de son fils qui tenait moins de lui que de sa mère, la fille de la gaie Provence ; et pourtant des alarmes d'un tout autre genre l'attendaient.

Elles étaient toutes proches. Divers épisodes de sa vingtième année : emprisonnement à Pérouse à la suite de la défaite des bourgeois d'Assise, la maladie, un coup de grâce à Spolète, un peu semblable à celui de S. Paul sur le chemin de Damas, avaient fortement agi sur la nature de François.

[1] *Vie* par Joergensen, p. 11 et 12.

Sous l'obsession de la frivolité de sa vie dépensière et joyeuse, il se prenait à se mépriser.

Un soir, après un copieux banquet, comme la bande joyeuse de ses amis s'en allait en chantant à travers la ville, la crise que traversait François depuis près de trois années eut son dénouement. La lassitude du monde et de sa vanité emplissait cette fois son cœur à déborder. Il se tenait à l'écart, incapable de se mêler au tourbillon folâtre de ses compagnons.

— Hé ! François, lui cria une voix, est-ce la pensée d'un mariage qui te tient immobile ?

— Oui, répondit-il, je pense effectivement à me marier ! Mais la fiancée que je veux conquérir est plus noble et plus riche et plus belle qu'aucune femme que vous connaissiez !

Et tandis qu'une fusée de rires accueillait cette réponse de leur compagnon dont on connaissait l'âme de poète, François, dégoûté de sa jeunesse inutile et vaine, François, séduit par la beauté rayonnante de la vie selon l'Evangile du Christ, François, le riche drapier et le gai compagnon, se fiançait avec Dame Pauvreté, comme dira un jour Dante dans son *Paradis*.

Les fiançailles ne traînèrent pas longtemps avant l'union définitive à la vie à la mort. Un jour, il demanda l'aumône sous les haillons empruntés d'un mendiant, sur les marches de St-Pierre de Rome ; une autre fois il saute de cheval pour donner un baiser à un lépreux qu'il croise, malgré les sursauts de sa nature qui se cabre ; habituellement il vit retiré dans une grotte près d'Assise ou travaille de ses mains à la réparation des églises, selon l'ordre qu'il en a reçu, du moins ainsi qu'il l'a compris, du crucifix de l'église St-Damien. Après un tel apprentissage, il était prêt pour l'héroïsme de la pauvreté.

Pierre di Bernardone, plus honteux de ce qu'il appelait la folie de son fils que des frivoles dépenses de sa jeunesse, recourut aux voies judiciaires pour déshériter et chasser du pays ce fils qui déshonorait son nom. Cité devant son père, devant l'évêque, devant les notables d'Assise, François n'hésite pas : « Seigneur, déclare-t-il à l'évêque, bien volontiers je vais rendre à mon père non seulement l'argent que j'ai à lui, mais encore mon vêtement qui me vient de lui. » Et après quelques minutes d'absence, comme il rentre, vêtu seulement d'une ceinture de poils autour des reins, il dit solennellement : « Ecoutez tous ! Jusqu'ici j'ai appelé Pierre di Bernardone mon père, mais maintenant voici que je lui rends son or et tous les vêtements que j'ai de lui ; de telle sorte que désormais je ne dirai plus : Mon père Pierre di Bernardone, mais bien : Notre Père qui êtes au ciel ! »

Et désormais, en effet, vingt années durant, jusqu'à sa mort, le fils du riche drapier d'Assise sera le petit pauvre : *Il Poverello*. Vêtu d'une robe grossière pareille à un sac et nouée par une corde, il ira par toutes les provinces d'Italie et jusqu'en Terre Sainte prêcher Jésus-Christ ; la nuit il couchera sur la pierre dans les huttes de la Portioncule ou dans les grottes de l'Alverne ; reçu parfois chez les grands, comme par exemple chez le cardinal Hugolin, son protecteur, lors de la rédaction de la règle franciscaine, il ira mendier au dehors et ne mangera à la table du cardinal que le pain de la mendicité. S. Bonaventure, son historien, a pu écrire : « Personne ne convoita l'or autant que lui la pauvreté, et nul ne veilla sur son trésor avec autant de sollicitude qu'il ne le fit sur la perle évangélique. »

Il donnerait pour assises à ses deux grands Ordres, celui des Frères Mineurs et l'Ordre de celles qu'on appelle aujourd'hui « *les Pauvres Clarisses* », la pauvreté la plus rigoureuse, la pauvreté qui interdira, non seulement à leurs membres, mais aux Ordres mêmes de posséder. Quand Fr. Jourdain de Saxe, habitué aux cabanes de la Portioncule, conduira en Allemagne la colonie franciscaine et qu'on lui offrira un couvent, il répondra : « Un couvent, je ne sais ce que c'est ; mais si vous voulez faire quelque chose pour nous, bâtissez une maison tout près de l'eau afin que nous puissions nous laver les pieds. » Et jusqu'à la fin Claire d'Assise suppliera les Pontifes, après la mort de son séraphique Père, de leur renouveler leur « Privilège de Pauvreté ».

Cette mort de S. François, survenue en 1226, dans sa 44e année, fut le couronnement qu'on peut attendre de cette vie de pauvreté. Comme l'habit qu'il avait reçu lui paraissait trop beau, il demanda qu'on le rapiéçât. Il pria même qu'à l'approche de son dernier instant on le dévêtît de sa bure, afin de mourir nu sur la terre nue, afin de mourir sans posséder rien de plus sur la terre que ce qu'il avait possédé en arrivant au monde.

C'est jusque-là que François avait entendu suivre l'invitation du Christ : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres. » (Math., XIX, 21).

II. — *Son amour de Dieu*

Notre-Seigneur ajoutait : « Et tu auras un trésor dans le ciel. »

Si frappante que soit la pauvreté de François d'Assise, croyez bien qu'elle n'est que le côté négatif de sa sainteté. On ne s'arrache pas aux douceurs de la vie pour le plaisir de se faire souffrir. Le cœur n'est pas fait pour le vide, et si les saints le débarrassent de tant de frivolités qui l'encombrent, c'est qu'ils ont entrevu « ce trésor dans le ciel » : Dieu, toute perfection et toute béatitude, dont l'amour suffit à les combler. La sainteté ne consiste pas dans le renoncement : elle est amour, ou, si vous le voulez, elle n'est renoncement que dans la mesure où le renoncement est nécessaire à l'envahissement de l'amour.

Quand François d'Assise commentait à Sasso-Feltrio le dicton de son pays : « *Tanto è il bene ch'io aspetto Ch'ogni pena mi è diletto*. Si grand est le bien que j'attends que toute peine m'est un plaisir, » il nous livrait l'explication de ses extravagances de pauvreté. Il méprisait toutes ses aises parce que, comme S. Paul, tout cela ne lui paraissait que balayure à côté de la possession de

Dieu. L'amour de Dieu jusqu'à la folie, voilà le dernier mot de la sainteté de François d'Assise.

Les premiers historiens nous parlent de son amour de Dieu, avec plus d'admiration encore que de sa pauvreté. Thomas de Celano le montre « brûlant de l'amour de Dieu. » S. Bonaventure développe de façon plus frappante la même image : « Il paraissait tout entier comme un charbon ardent absorbé dans le feu de l'amour divin. » Et la légende des *Trois Compagnons* raconte que beaucoup répandaient d'abondantes larmes, en voyant « qu'il en était arrivé si vite à une telle ivresse d'amour. » Et l'histoire qui l'a surnommé le Petit Pauvre : *Il Poverello,* l'appelle également le *Séraphin d'Assise.*

Et c'était en effet l'amour de Dieu qui le possédait déjà tout entier quand, après avoir renoncé à son père, il avait répondu aux brigands de la forêt de Gubbio qui s'étaient jetés sur lui en lui criant : « Qui es-tu ? » : « Je suis le héraut d'un grand roi. »

C'était bien cet amour de Dieu qui lui faisait soupirer incessamment, comme pendant cette nuit passée chez le premier de ses disciples dont nous connaissions le nom, Bernard de Quintavalle : « Mon Dieu et mon tout ! Mon Dieu et mon tout ! »

C'était bien cet amour de Dieu qui lui inspirait l'ardente prière de ses derniers jours : « Qui es-tu, mon cher Seigneur et Dieu, et qui suis-je, le plus humble des vers de terre entre tes serviteurs ? Mon Seigneur bien-aimé, combien je voudrais t'aimer ! Mon Seigneur et mon Dieu, je te donne mon cœur et mon corps ; mais avec quelle joie je voudrais faire davantage, par amour pour toi, si je savais comment ! »

Comment ? Il allait le deviner, le demander, l'éprouver sur la fin de sa vie. Ce serait que son cœur brûlât d'une flamme enlevée non plus au cœur des Séraphins, mais au cœur même de Dieu.

C'était au mois de septembre 1224. François vivait retiré dans une cabane sur le Mont Alverne. Seul Fr. Léon avait permission de l'y rejoindre : une fois pendant la journée pour lui apporter du pain et de l'eau, une autre fois la nuit pour l'heure des matines.

Aux environs du 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, dans un élan sublime d'amour, François avait fait à Dieu cette prière : « O Seigneur Jésus-Christ, il y a deux grâces que je te demanderai de m'accorder avant que je meure ! La première est celle-ci : c'est que dans mon âme, et aussi dans mon corps, autant que cela se pourra, je puisse ressentir les souffrances que toi, ô mon doux Jésus, tu as dû souffrir dans ta Passion ! Et la seconde faveur que je souhaiterais d'avoir est celle-ci : c'est que, autant que ce sera possible, je puisse ressentir dans mon cœur cet amour démesuré dont tu brûlais, toi le Fils de Dieu, et qui t'a conduit à vouloir souffrir tant de peines pour nous, misérables pécheurs. » Sa prière achevée, la flamme de sa dévotion grandit tellement en lui que, par l'excès de son amour et de sa compassion, il se sentit changé, tout à fait, en Jésus.

Il vit descendre vers lui un Séraphin crucifié à six ailes dont deux s'élevaient au-dessus de la tête, deux autres se déployaient pour voler, et les deux dernières recouvraient tout le corps. L'ange reproduisait sur lui l'image d'un homme crucifié. Quand la vision s'évanouit, ses rayons brûlants avaient transpercé les mains, les pieds, le côté de François qui portait désormais et porterait jusqu'à sa mort sur ses membres les stigmates de la Passion de Notre-Seigneur.

La stigmatisation de François, que l'Eglise commémore chaque année par un office spécial le 17 septembre, porte son amour à son sommet : c'est le sceau suprême, suivant la belle expression de Dante : « *Ultimo sigillo* [1] » Sa prière est exaucée : « Que je ressente dans mon cœur cet amour démesuré dont tu brûlais, toi le Fils de Dieu, et qui t'a conduit à vouloir souffrir tant de peines pour nous, misérables pécheurs. » Depuis lors, nous disent ses biographes, « le cœur de S. François conserva un feu très puissant et un très vivant amour du Christ [2]. »

* *

Un de nos poètes modernes priait ainsi S. François :

François, reviens chez nous prêcher la pauvreté !
Au milieu de la Bourse il faut placer la chaire,
Aux servants du veau d'or, là, tu crieras : « Misère ! »
Viens, de tes mendiants noblement escorté.

Et pieds nus, le capuce en arrière jeté,
Dis la richesse vile et la pauvreté chère,
Poursuivant ces démons, primes, reports, enchère,
Des flagellations de ton verbe irrité.

Frères, ne laissez point trace du temple immonde ;
Puis venez de maison en maison par le monde
Ramenant la prière à nos foyers anciens ;

De vos humbles vertus purifiez les âmes,
Opposez votre bure au luxe fou des femmes,
Et rapprenez le Christ aux modernes païens [3].

C'est la prière spéciale à lui faire et la grande leçon à retirer de sa vie.

Notre-Seigneur disait : « Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et l'argent. » Il faut choisir. François a opté pour Dieu. Il l'a fait avec un radicalisme qui confond, et pourtant qui séduit. De toutes les familles religieuses, celle de S. Francois : Franciscains, Capucins, Conventuels, etc., est de beaucoup la plus nombreuse ; avant la Révolution, vers 1680, les pauvres Clarisses n'étaient pas moins de 70.000 ; aujourd'hui encore leur nombre est d'environ 12.000 [4]. Et croyez bien que si vous les interrogiez, inquiets de leur sort à cause de leurs austérités, ils vous répondraient par la dernière parole que prononça à l'instant de sa mort Fr. Bernard de Quintavalle, le premier disciple connu de S. François : « Pas même pour mille mondes aussi beaux que celui-ci, je ne voudrais avoir servi un autre maître que mon Seigneur Jésus-Christ ! »

Comme François, leur Père, ils ont opté pour Dieu et ils ont trouvé le bonheur, suivant la pro-

[1] *Paradis,* XI, 107.
[2] *Floretti,* 3e considération.
[3] Brizeux.
[4] *Messager du Cœur de Jésus,* octobre 1929, p. 544.

messe du Christ : « Bienheureux les pauvres de cœur, car le royaume du ciel leur appartient. »

Et bienheureux aussi, dans le monde, ceux de toute condition et de toute classe qui, à leur exemple, selon leur état et leur vocation, ferment leurs yeux au mirage d'ici-bas pour les tenir fixés sur Dieu. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXXXIV

J'AI PÉCHÉ

« J'ai péché ! » Tous nous pouvons dire ce mot. Mais pour prendre confiance il suffit de penser à l'infinie miséricorde de Dieu.

I

La rencontre de Dieu avec l'âme pécheresse, nous la trouvons décrite à toutes les pages et dans les plus belles paraboles de l'Evangile.

Une femme avait dix pièces de monnaie, et elle en perd une. Aussitôt elle cherche, elle fouille, elle enlève la poussière, elle va, éclairant avec une lampe les coins de sa maison, jusqu'à ce qu'enfin elle l'ait retrouvée. Alors, dans son bonheur, elle convie ses amies, ses compagnes, et elle leur dit : « J'avais perdu une pièce d'argent et je l'ai retrouvée ; venez vous réjouir avec moi. » C'est l'image de Jésus recherchant le pécheur.

Un berger possédait cent brebis. Un jour il constate que l'une d'entre elles manque dans le troupeau. De suite, abandonnant les quatre-vingt-dix-neuf autres, il se précipite à sa poursuite. Après de longues marches et de dures fatigues, il l'aperçoit enfin, mais dans quel état ! Elle est tout ensanglantée, toute meurtrie. Ecartant les buissons d'épines qui la blessent, il la prend, il la presse sur son cœur, il panse ses plaies, puis il la met sur ses épaules pour lui éviter les fatigues du retour. C'est l'image de Jésus accueillant le pécheur.

Un père de famille avait deux fils. Le plus jeune, lassé de la vie douce et paisible qu'il menait au foyer de ses aïeux, demande la part de fortune qui lui revient, puis il s'en va. Le voilà sur les grands chemins, usant son âme avec son héritage, semant partout son cœur, ses affections, son argent, jusqu'à ce qu'enfin il se trouve dans une misère noire. Bientôt nous le voyons garder les troupeaux, ayant à peine un morceau de pain pour sa subsistance. Sous le poids de son infortune : « Je retournerai vers mon père, pense-t-il, et je lui dirai : J'ai péché contre le ciel et contre vous. » Le père, qui ne cessait de pleurer son fils, chaque jour se rendait sur une hauteur voisine pour examiner à l'horizon s'il ne revenait point. Et voici qu'un soir, au moment où le soleil touchait à son déclin, il aperçut au loin un homme couvert de haillons. C'était bien son fils. Il vole à sa rencontre, le comble de caresses, ordonne à ses serviteurs de lui rendre sa première robe et il leur dit : « J'avais un fils, je l'avais perdu, il est retrouvé ; réjouissez-vous avec moi. » C'est l'image de Jésus pardonnant le pécheur.

II

« J'ai péché. » Oui ; mais Dieu est infiniment miséricordieux, c'est la forme de sa bonté la plus active, et sa miséricorde ne s'exerce nulle part avec autant d'abondance qu'envers le pécheur. Il aime le pécheur, parce qu'il voit en lui une misère extrême. Les autres maux, il les permet pour notre mérite, tout en les proportionnant à notre faiblesse ; mais le mal qui attire surtout son cœur et éveille en lui un amour inquiet et alarmé, c'est le péché.

Vous avez péché ; mais Jésus est toujours le bon Pasteur qui court par monts et par vaux après la brebis égarée, la place doucement sur ses épaules et la ramène au bercail. Il est toujours le père du prodigue, qui pardonne à son fils coupable et lui rend sa place au foyer, malgré son ingratitude et ses folles prodigalités. Les publicains repentants ont trouvé grâce auprès de lui ; il a appelé Judas son ami, et pour ses bourreaux, ce n'est pas une malédiction, mais une prière qui tombera de sa bouche mourante.

Ayez confiance dans la miséricorde divine ; mais ayez tout autant la crainte et l'horreur du péché grave, pour l'amoncellement de ruines qu'il cause dans une âme.

Non seulement le péché offense Dieu, mais en nous privant de sa grâce, il anéantit tous nos mérites, tous nos sacrifices, toutes nos expiations. Voyez l'ouragan qui emporte en un clin d'œil les espérances du laboureur. Déjà la moisson jaunit et le laboureur de se dire : « Encore un jour et mes greniers seront pleins ! » Et tandis qu'il contemple avec joie ses sillons, un point noir monte, monte encore à l'horizon, se transforme en nuages menaçants, puis en déluge de grêle. Que reste-t-il de la moisson ? Pas un épi. C'est l'image de ce qu'opère le péché mortel dans une âme. Dans sa vie stérilisée par le péché, il n'y a plus une pensée, un désir surnaturel, un battement de cœur pour Dieu. Le pécheur a semé, et rien n'a poussé dans son champ ; il a travaillé comme le mercenaire et ses mains sont restées vides. Tant que la branche puise sa sève au tronc de l'arbre, elle étale une belle couronne de fleurs ; coupez-la, aussitôt elle se flétrit, les feuilles tombent et les fleurs se dessèchent. Ainsi en est il de l'âme. Unie à Jésus-Christ par la grâce, elle produit des fruits de justice ; mais dès qu'elle en est séparée, elle n'a plus aucune fécondité surnaturelle.

* *

Pauvre âme pécheresse, ayez confiance quand même. Il y a pour vous toujours dans le Cœur de Jésus entr'ouvert un refuge. La blessure qui est faite sur un corps vivant peut se cicatriser à force de remèdes ; mais la blessure qui est faite sur un corps que l'âme n'anime plus ne se ferme jamais. Elle reste. Et Jésus a voulu qu'il en fût de la sorte à l'égard de son Cœur, pour qu'il devînt notre perpétuel refuge dans les peines, à ces moments

de la vie où il semble que tout nous abandonne, comme dans les troubles du péché, quand, privés de lumière et de paix, nous cherchons un espoir.

SERMON DE CHARITÉ

L'ÉGOÏSME

Mes frères,

Sous des formes diverses, ce sont à peu près les mêmes pensées que l'on exprime et que l'on présente en des circonstances comme celle-ci. Ce n'est point que la charité n'ait des aspects multiples : elle en a autant que la misère. Et qui comptera les aspects de l'infortune ? Mais tous aboutissent à la leçon de la piété et du sacrifice. C'est pourquoi ce sera vous parler indirectement de la charité que de vous entretenir du défaut qui en est la contradiction, à savoir de l'égoïsme. Je vous en dénoncerai les *formes* variées et vous en indiquerai les *remèdes*.

I

L'égoïsme est l'amour exclusif de soi-même. Il y a un égoïsme légitime, bon, obligatoire. Dieu l'a mis dans les moelles de l'humanité comme une grande loi de la nature. L'égoïsme est, en effet, la sauvegarde principale de l'individu dans les incessantes batailles de la vie. Même alors qu'il s'aime, la lassitude de vivre envahit parfois son âme. Et vous croyez que, sans l'amour de soi, beaucoup lutteraient encore ? Non, ils se laisseraient aller au flot des événements. Tout travail, tout progrès de l'humanité serait entravé. L'égoïsme raisonnable et juste sert merveilleusement l'homme dans son corps et dans son âme. Aiguillonné par les nécessités de la vie et par le désir du bien, il est à l'origine des efforts de l'homme. Il est donc louable.

Cette concession faite, je me sens mieux à l'aise pour vous montrer comment l'homme a perverti l'égoïsme jusqu'à en faire cette chose odieuse et vile qu'il est dans le langage et dans la pensée humains.

L'homme a d'abord, dans son amour de soi, excédé toute mesure. Il l'a appliqué ensuite, non plus à la conservation et au perfectionnement de son existence, mais, par des raffinements habiles, il l'a tourné tout entier à la jouissance.

Se nourrir pour vivre, c'était son droit ; se bien nourrir même, il le pouvait encore. En créant les bonnes choses, Dieu n'a pas entendu que nous les dédaignions. Mais il sera toujours d'un esprit élevé de ne guère accorder d'importance à ces satisfactions d'ordre inférieur.

Combien l'homme a vite dépassé ces limites tempérées et s'est précipité dans l'excès !

Il devait se vêtir pour lutter contre les intempéries. Il y trouve plus qu'une utilité, un ornement. Dois-je dire à quelles folies il a abouti ? comment il en est arrivé à faire de l'accessoire l'essentiel et même à se couvrir moins sous prétexte de s'orner mieux ? Mais comment ne pas faire remarquer que l'égoïsme épuise ici une bonne moitié de la vie de la femme ? Est-ce vraiment s'aimer que d'user sa vie sur des questions si frivoles ?

Il y aurait beaucoup à dire encore sur les excès auxquels l'égoïsme pousse l'homme dans le soin de son corps, de sa santé, de sa force, de ses avantages extérieurs. Toutes choses très légitimes quand elles restent dans la mesure, mais profondément ridicules quand elles la dépassent. Car enfin, quoi que nous fassions, nous vieillissons, et en vieillissant nous subissons les ravages des ans. L'égoïsme est bien fou quand il s'essaie à tromper les années.

Et que dire surtout de ces jouissances d'ordre si bas que je n'en puis parler et dont l'égoïsme humain semble avoir fait son bien suprême ! Ici le devoir et la fonction ennoblissaient tout ; mais ce vice a répudié l'un et l'autre, il les a fuis parce qu'ils étaient durs et il s'est oublié en de honteuses dépravations.

Enfin, il n'est pas jusque dans la recherche de la vérité, cette jouissance de l'esprit, que l'on ne retrouve l'égoïsme. Tandis que Dieu a livré aux investigations de l'esprit humain l'immense champ des vérités naturelles, il s'est réservé celui des vérités surnaturelles. Or l'excès des sages est de vouloir y pénétrer aussi, non pas par le chemin des révélations divines, mais par celui qu'ils se tracent eux-mêmes. Ils n'aboutissent pas, ils s'égarent dans leurs conceptions et, découragés bientôt par leur insuccès, ils en arrivent à nier ces vérités qu'ils ne découvrent pas : le surnaturel, l'âme, les mystères, Dieu lui-même.

Ces biens que l'homme égoïste a convoités en excédant toute mesure, il les a voulus pour lui seul.

De là cette concurrence effrénée qui est la lèpre de notre situation économique contemporaine. Ce rival, il faut s'employer à le ruiner pour s'enrichir de ses dépouilles. De là cette âpreté au gain qui fait des cœurs de pierre. De là l'usure hideuse, la spéculation éhontée, l'accaparement cruel, le jeu insensé. De là les complots, les intrigues ténébreuses, les combinaisons souterraines, les trahisons, les marchés d'âmes, les concussions de toutes sortes. De là aussi, dans le cœur des vaincus de cette lutte, les colères et les haines contenues jusqu'au jour des représailles espérées.

Et l'âme ! Elle aussi a sa passion d'égoïsme, sa soif de domination et de pouvoir, qui porte à rabaisser les autres et à se faire d'eux un marchepied. Voyez-en surgir l'odieuse théorie de coteries, de bassesses, d'infamies, de machinations qui forment le cortège de l'ambition humaine. Jalousie, envie, mensonge, médisance, calomnie, tout cet ignoble carquois de flèches empoisonnées part, silencieux, frapper celui qui gêne, ou lui ravir, à défaut de la vie, le bien suprême, l'honneur. Et si l'égoïsme ne réussit pas à abattre le rival qui s'oppose à sa jouissance, du moins il veut pouvoir se dire cette parole satanique : « Mon mal, soit, mais, comme compensation, celui des autres. »